

Interlude : *Black swan* ou de la bouffée délirante

Nicolas Floury

*Black swan*, le film réalisé par Darren Aronofsky, illustre avec génie ce qu'il en est de *la bouffée délirante*. Il va ainsi nous permettre de faire un petit interlude et d'exposer succinctement ce dont il s'agit dans ce type de délire bien souvent transitoire. Ce qui frappe dans ce type de manifestation, c'est en effet son côté soudain et spectaculaire, bruyant et incontrôlable. D'où l'intérêt d'en avoir une représentation cinématographique, car on a alors affaire à la mise en lumière tant des diverses hallucinations que de l'aspect défaillant des identifications – avec la possibilité d'incessants jeux de miroirs où la figure du double apparaît comme centrale. Précisons que si nous intitulons ce chapitre « interlude », chapitre un peu plus court que les autres, c'est principalement parce que plutôt que de psychanalyse et de structures cliniques, il va davantage s'agir ici de phénoménologie. C'est de la *description* des symptômes, des signes, dont il va s'agir. On adoptera donc, une fois n'est pas coutume, un point de vue *psychiatrique*.

Dans ce film, l'exquise Nina (une Natalie Portman amaigrie, parfaite dans le rôle de danseuse étoile perfectionniste) danse pour une compagnie new-yorkaise dirigée par Thomas Leroy (un Vincent Cassel « pervers » à souhait). Cette dernière vit seule avec sa mère, Erica, incarnée par Barbara Hershey. Elle a plus de vingt-cinq ans, mais dort toujours dans sa chambre de petite fille, peinte aux couleurs roses et pleine de peluches. Le film s'ouvre alors que Nina décroche enfin un premier rôle, de manière soudaine et totalement inattendue. Il s'agit de jouer dans *Le lac des cygnes*, alors que sa carrière était sur le point de toucher à sa fin. Le double rôle de cygne blanc et de cygne noir, que le scénario offre généreusement à Nina, va néanmoins lui ouvrir les portes du délire.

Dans un New York menaçant, la jeune femme commence par entrevoir un double mystérieux. Entre le chaste cygne blanc et sa version noire et érotique, Nina perd en effet bientôt tous ses repères, jusqu'à en perdre la tête.



Est-on avec Nina dans les prodromes d'une paranoïa à type de délire interprétatif ? Plutôt dans une certaine forme d'entrée en schizophrénie ? Le film ne nous permet pas de trancher, même s'il doit s'agir bien probablement de la schizophrénie. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit de psychose. Nina est clairement en train de vivre un épisode délirant. Et tout le film, au-delà de la mise en scène d'une rivalité entre femmes qui convoitent le même rôle, peut être regardé sous ce prisme : la mise en scène d'une bouffée délirante. La danse, la musique, la manière de faire bouger sans cesse la caméra, de passer d'un plan à l'autre avec une vitesse toujours un peu trop élevée, de jouer sur le grain de la lumière, tout cela nous montre avec subtilité ce qu'il en est de sa phénoménologie.

Il s'agit donc d'un film sur le déclenchement d'une psychose – la fameuse décompensation. Qu'est-ce qui va déclencher le délire ? Est-ce le rôle, acmé d'une carrière, premier rôle désiré depuis toujours ? La rivalité avec une autre femme trop proche qui réactive les fragiles identifications de Nina ? Tout cela ne pourrait être que conjectures sur d'hypothétiques causes et ne nous intéressera pas ici. La seule chose à retenir, peut-être, car c'est une sorte d'axiome clinique, c'est que derrière tout psychotique se cache bien souvent un pervers. Ici en tout cas la chose est à ciel ouvert. La mère de notre danseuse, Erica, est clairement perverse, son sadisme ne fait aucun doute. Cette dernière se comporte en effet comme une vraie mère de films d'horreur – on peut songer à la mère de Norman Bates, dans *Psychose*, ou à celle de Carrie, dans le film de Brian de Palma *Carrie au bal du diable*. Disons qu'elle voit subitement sa fille réaliser ce qu'elle-même n'a pas pu accomplir. Comme elle ne cesse de lui répéter, c'est uniquement par sa faute, puisque une fois devenue mère sa carrière a pris inexorablement fin, la privant du succès qu'elle aurait dû obtenir. Du coup, dans une ambivalence des plus morbides, palpable à tout instant, tout en l'encourageant à devenir la meilleure, elle fait tout pour qu'elle échoue. Il est clair que

la mère jouit des difficultés de sa fille, elle a en effet une conduite qui relève nettement de la perversité.



Donnons désormais rapidement les principaux signes propres à une bouffée délirante et que présente Nina : le *thème* du délire est plutôt de type persécution, avec la croyance inébranlable que sa rivale veut lui prendre son rôle à tout prix. Il est accompagné sans cesse d'idées de grandeurs. La persécution, la mégalomanie donc, mais aussi une légère teinte d'érotisme – elle hallucine qu'elle couche avec sa rivale. Le délire présente, en termes de *mécanismes*, des troubles hallucinatoires multiples, visuels, survenant brusquement. Nina ne cesse de voir l'autre comme son double. Son image au miroir est une mise en abîme, elle se perçoit sous des traits effrayants. Quant à son *humeur*, elle passe très rapidement de la déprime à l'exaltation. Nous n'avons néanmoins aucune présence d'automatisme mental : Nina ne se sent pas sous l'emprise d'une force extérieure qui serait plus forte qu'elle. Elle ne pense pas que ses idées sont sans cesse devinées par autrui. Elle n'entend pas de voix. Ses seules hallucinations, si elles restent visuelles, sont néanmoins très riches. Le délire n'est pas systématisé, il va dans tous les sens et sa logique nous échappe. L'adhésion de Nina à son délire est néanmoins totale. Nina est persuadée d'avoir tué sa rivale, même quand elle la voit bien vivante en lui ouvrant peu après la porte de sa loge. Et même quand elle retourne au lieu, vide, où elle est persuadée qu'elle a caché son cadavre. Très souvent le film nous présente une Nina en proie à une dépersonnalisation importante, elle a l'impression de ne plus être elle-même. Elle se voit comme une autre, à distance, de loin, totalement étrangère à elle-même.



Les problèmes d'identification sont récurrents : l'image de son corps, son rapport spéculaire avec ce dernier n'est pas stable. Elle ne cesse de confondre l'autre et elle-même. La femme croisée dans le métro, c'est elle. Elle se prend elle-même pour l'autre : elle pense tuer sa rivale alors qu'elle s'agresse elle-même sans même s'en rendre compte. Un autre symptôme très présent chez Nina : elle passe son temps à se mutiler, à s'arracher la peau des ongles, à les couper jusqu'au sang. Même si parfois il s'agit d'hallucinations, la blessure étant perçue comme réelle alors qu'il n'en est rien – mais au fond qu'y a-t-il de plus réelle qu'une hallucination ? Elle se gratte compulsivement. Elle cherche clairement à se faire mal, comme pour expier quelque chose – même si on ne saura jamais quoi. À moins qu'elle ne trouve, sur un versant davantage pervers, une certaine jouissance à se mutiler.



Enfin, dernier symptôme, et pas des moindres : Nina est tout du long en proie à une très forte angoisse. Nina ne comprend absolument pas ce qui se joue en elle : son angoisse est une angoisse de morcellement. C'est à une véritable sensation de fragmentation de tout son corps qu'elle est livrée.



La scène finale expose alors un passage à l'acte : la lacération que s'inflige Nina et qui la fera mourir sur scène, dans une dernière crise de dépersonnalisation aiguë.

L'immense intérêt de ce film est donc bien de nous montrer, en usant de cet art si riche qu'est le cinéma, et avec une extrême précision phénoménologique, ce qu'il en est d'un délire transitoire lorsqu'il s'agit des prodromes d'une entrée dans la schizophrénie. Retenons la monstration de l'angoisse insoutenable que doit endurer le sujet qui est la proie d'un tel délire mais surtout ce point clé, qui signe toute folie véritable : l'adhésion sans faille du sujet à son délire où aucune place n'est faite au doute. *Certitude folle* ne cédant à aucun fait ni à aucun raisonnement.

La psychose lorsqu'elle se déclenche sous la forme d'une bouffée délirante met donc en scène l'Autre jouissance dont parle Lacan. Cette jouissance illimitée, localisée dans le corps, et dont on ne peut rien dire si ce n'est qu'on l'éprouve. Celle-ci lorsqu'elle est sans bornes, sans limites, sans rien pour la contenir, fait littéralement ravage. Cette jouissance non-phallique, cette jouissance folle, se déchaîne chez Nina tant dans sa manière de torturer son corps que dans ses hallucinations. La bouffée délirante prend ainsi le sujet de court, le laissant sans défense devant cette insensée jouissance. Ce n'est qu'un délire construit, élaboré dans la durée, qui peut éventuellement assurer cette défense. Le délire s'il parvient à prendre cette forme est bien souvent l'unique solution. Il est alors une élaboration qui permet de donner du sens à une jouissance mortifère qui n'en a pas. Le délire permet alors de traiter la bouffée délirante par injection de sens. Nina ici n'a pas su se construire un délire suffisamment structuré pour s'expliquer à elle-même la raison de l'énigmatique jouissance qui l'a assaillie.

Cette jouissance Autre, propre à la psychose, est une jouissance qui vous possède, vous envahit, vous submerge totalement : chez Nina, sans défense, la délivrance ne pourra être autre que son pur et simple suicide.